



Les Américains sont là !

10 septembre 1944

Après 4 ans sous la botte nazie, en juin 1944 il y eut le débarquement de Normandie et la progression des troupes de libération à travers la France et puis dans notre petit pays.

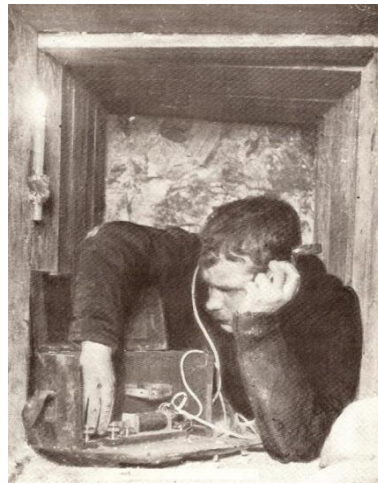
Après 74 ans, je me remémore le 10 septembre 1944 et le déroulement pour moi si jeune à l'époque, des événements qui allaient emporter la ville d' Houffalize dans une liesse populaire mémorable: l'arrivée des troupes américaines de libération !



Depuis quelques jours dans les caves de la brasserie Otto à côté de chez nous rue de Laroche, les voisins se réunissaient le soir et en secret pour écouter sur un poste radio à galène les informations difficilement captables et qu'on écoutait religieusement : les alliés étaient à nos portes, ce n'était qu'une question de jours. Moi je n'y comprenais rien, je vivais l'ambiance.

Le 10 septembre au matin, grosse effervescence dans le quartier.

Les voisins se réunissent à la brasserie et décident de s'installer dans les caves voûtées où se trouvaient les cuves brassicoles et d'attendre là, à l'abri, l'arrivée des libérateurs



Vers midi, le brasseur Georges Otto « monsieur Georges » car il portait toujours costume et cravate, nous conseilla de rejoindre en passant l'Ourthe et par le talus derrière l'école communale son hôtel « Gai séjour* » et de s'y installer dans les caves plus sécurisantes.



***L'hôtel « Gai séjour » est actuellement l'hôtel de Ville.**

C'est là qu'anxieux, une cinquantaine d'Houffalois: les Otto, les Dubru de l'hôtel « Vieille Auberge » et d'autres attendirent l'arrivée des Américains.

Le silence sur la ville s'était fait et quelques rafales de mitrailleuses crépitérent.

Une forte explosion retentit et pulvérisa le pont de la route de Liège : les femmes priaient avec ferveur, invoquant tous les saints du paradis.
Et mes deux sœurs aussi priaient, priaient. Des " petit Jésus " en veux- tu, en voilà.

Puis ce fut le calme : on vint nous annoncer que les Américains étaient entrés dans la ville. Les hommes sortirent les bouteilles de péquet, et brasserie oblige, des bières brassées maison. Quelle délivrance ! Fini les Boches !

Monsieur Otto tempérait son enthousiasme car une rafale de mitrailleuse était passée par la fenêtre du restaurant* - la pièce à gauche en entrant ou se trouve le bureau de l'état civil - et avait fracassé le mobilier et la vaisselle.

Les impacts dans le mur avaient soulevé un nuage de poussière et je regardais sidéré ces dégâts qui, du haut de mes six ans, me semblaient extraordinaires.
Et du plâtre partout ! Heureusement que l'hôtel s'appelait « Gai séjour » !

**Les impacts sont toujours visibles sur l'encadrement »*

Avec mon grand-père nous sommes descendus près du pont où les ouvriers aménageaient un passage rudimentaire. J'ai été très impressionné parce que la maison de « Marie Doné » la grand-mère de Gilbert Lamy, avait été éventrée par la destruction du pont et que cette petite vieille se lamentait et poussait des cris déchirants en se tordant les bras vers le ciel.



Ce qui me tracassait, et je me posais la question : où allions-nous aller acheter des saurets ? Plus rien : plus de magasin et encore moins de caisses de saurets ! (harengs fumés)

Mais je me suis vite consolé car les Américains nous donnaient des choses bizarres : des chicklets, du chocolat et des cigarettes pour les hommes

Tristes souvenirs

Ce qui est triste dans tous ces événements, c'est que cette liesse populaire s'est accompagnée de débordements regrettables qui m'ont toujours choqué.

Houffalize n'a pas eu l'exclusive dans ce genre de manifestation malsaine, loin de là. C'est d'ailleurs en s'inspirant des informations répandues par la presse sur la chasse aux collabos par les maquisards et « résistants de dernière minute » en France et dans les grandes villes belges que ces dérapages furent fréquents. Ce n'est pas une excuse pour ne pas en parler.

Dans la ville on a vu circuler des jeunes « résistants » ou plutôt prétendus tels, car on ne peut pas dire que, localement, nous ayons brillé sur ce point : quelques réfractaires au travail en Allemagne cachés dans les fermes, derrière des tas de fagots ou dans le maquis du bois Saint Jean, en Cedrogne.

Joseph André, l'un des animateurs de ce maquis aux Tailles, réunit le 10 septembre tout ce qu'il put des hommes de son maquis et ils sont venus se mettre à disposition des Américains à Houffalize. La plupart résistants de la vingt-cinquième heure...

Ceci explique peut-être cela, car il m'est douteux que les Houffalois se soient vengés aussi vulgairement et publiquement de leurs concitoyennes : ici, tout le monde est parent ou apparenté en quelques grandes familles.

Il est connu que dans les maquisards tout n'était pas parfait et qu'on a gommé dans la mémoire populaire, par une amnistie générale de bon aloi, des actions scélérates relevant en fait du grand banditisme. (Voir postface : « un conte de Noël pas ordinaire ») Armés de vieilles pétoires, arborant brassards aux couleurs nationales, et se croyant dès lors investis de pouvoirs judiciaires, ils se sont mis en devoir d'arrêter à leur domicile des Houffaloises, sous le prétexte de collaboration avec les Boches.



Photos d'illustration

***« Gloire à nul autre pareil
Oui je sais faire merveille***

Figaro ci, Figaro là
Je suis fameux autant qu'un roi »

« Ah, bravo Figaro! Bravo, bravissimo! Bravo ! La la la la la la LA! Fortunatissimo per verita! »

Ce qui, à l'analyse, ne relevait ni de leur compétence ni de leur droit. Avec mon grand-père, nous sommes allé au spectacle dans la cour de l'école communale où une centaine de personnes s'étaient rassemblées, devant le rocher, criant, vociférant et insultant les prisonnières, en pleurs et terrorisées.

Les tirant par les cheveux, pour ensuite les asseoir sur des chaises ou l'exécuteur des « hautes œuvres » officiait comme au théâtre, s'appliquant dans l'excitation générale et avec frénésie à tondre ces pauvres femmes.

On ne peut pas dire qu'il était costaud, c'était plutôt un malingre, un « mini-coiffeur » qui avait lui-même été réquisitionné, étant professionnel de la chose, et occasionnellement tondeur de moutons.

La piétaille des « résistants » brandissant ensuite dans le plus pur style de barbares, les touffes de cheveux comme des trophées et les dispersant sur le sol. Les crampes mémorielles se dénouent : sur une connaissance, femme d'ouvrage, blanchisseuse, personnel d'hôtel ayant eu par la force des choses des contacts suivis avec les occupants.

En tout cas des femmes du « petit peuple ». Car on ne s'attaque pas ainsi à la bourgeoisie...

On a vu surgir et débouler comme une furie et armé d'une hache Georges Martin dont on avait kidnappé la sœur, une très jolie fille aux yeux de braises et qui était très courtisée.

Georges s'il était connu comme un joyeux luron était un balaise qui ne se laissait pas facilement impressionner : il a bousculé quelques opérateurs et l'apprenti coiffeur pour dames qui n'en menait pas large, à prit sa sœur par l'épaule et s'est extrait de la foule devenue subitement silencieuse. Ils sont partis.

L'intervention décidée de Georges fût déterminante pour un retour au bon sens et à la morale la plus élémentaire : Il y a eu comme un murmure dans la foule et beaucoup se sont « ramassés » et ont quitté la cour de l'école en catimini.

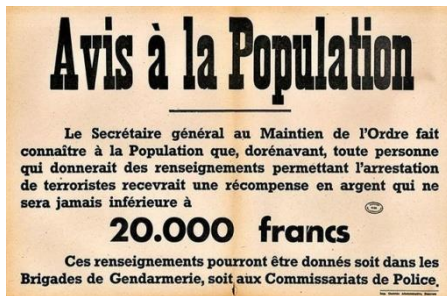
Idem pour mon grand-père qui rejoignit ses pénates. Ma mère ne fut pas très heureuse de cette initiative de son père de m'avoir conduit à ce spectacle dégradant et il y eut une altercation...

J'étais surpris et atterré de voir que l'un des exécuteurs était un de nos voisins. Je crois et en tout cas j'espère, comme me l'a dit mon père, qu'il a été contraint sous menaces de participer à cette scène de violence dégradante et infamante.

(Voir postface « quand la France marchait sur la Tête »)



**10 septembre 1944 le jour se lève...Les Américains arrivent !
Les Boches vont faire sauter le pont...**



**Finis les avis outrageants et l'avilissement devant l'occupant !
Finies les invitations à la délation...**

Le salaire moyen de l'époque était de 1.500 à 2.500 francs par mois. Le salaire des ouvriers non qualifiés, travaillant dans les nombreuses tanneries de la localité ne dépassait guère 1.500 francs mensuels, soit moins de 10 francs de l'heure.

La pénurie se faisant sentir, cette situation donna naissance à un marché parallèle où le Belge qui en avait les moyens pouvait trouver de quoi compléter des rations insuffisantes. Au marché noir on pouvait trouver :

Journée de travail = 80 FB

N.B. Pas d'allocations familiales pour les enfants

De la viande à 100 ou 150 FB le kilo (35 BEF au cours officiel) = 1,5 jour de travail / kilo

Du sucre à 50 BEF le kilo (7,90 BEF au cours officiel) = 1/2 jour de travail / kilo

Du beurre à 120 FEB (41 BEF au cours officiel) = 1,5 jour de travail / kilo

Un pain à 50 FEB (2,88 BEF au cours officiel) = 1/2 jour de travail / kilo

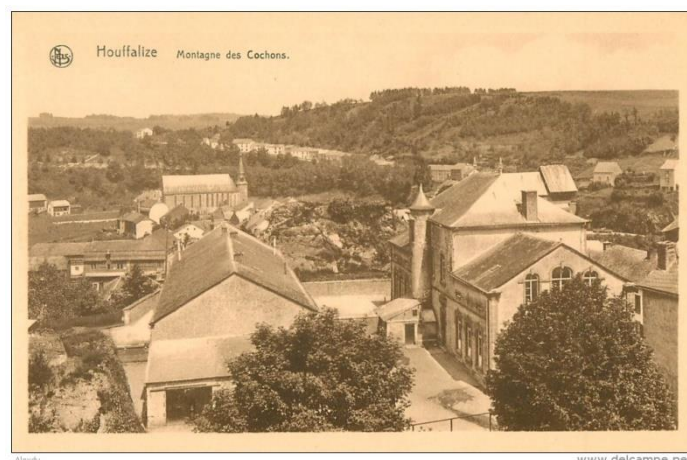
Un kilo de pommes de terre à 11 FEB (2,45 BEF au cours officiel) = 1 h de travail / kilo

Il y avait plusieurs sources à ce trafic : ceux qui avaient droit à des rations supplémentaires et qui les revendaient, les trafiquants qui copiaient ou dérobaient des tickets de rationnement.

Les agriculteurs et les éleveurs furent également une cause importante du marché noir : ceux-ci revendaient à prix d'or leur surplus de marchandises.

Les tickets étaient obtenus à la maison communale : à chacun était alloué un code d'utilisateur qui le plaçait dans une des catégories : tout en haut de l'échelle on trouvait les femmes enceintes, tout en bas les invalides et les autres « éléments » « jugés inutile à la société... » Cet ainsi que les Juifs ne recevaient que la moitié des tickets d'alimentation et devaient survivre avec moins de 600 calories par jour...

Les bons citoyens étaient encouragés à dénoncer les fraudeurs.



La cour de l'école communale ou une centaine de personnes...



« ENFANCE DE GUERRE »

**La bataille des Ardennes 1944/45
Les tribulations d'un enfant emporté dans la tourmente**

Lucien Dislaire Houffalize - Extrait de « Enfance de guerre » 2018
dislairelucien@gmail.com